

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^l^e
NIVERLET, libraires ;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (LAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 1^{er} novembre.)

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 45 minut. soir, Omnibus.
3 — 52 — — Express.
3 — 32 — — matin, Express-Poste.
9 — — — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 43 — — soir, Omnibus.
9 — 44 — — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 15 minut. matin, March.-Mixte.
8 — 7 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 — — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

L'emprunt a présenté un résultat qui dépasse toutes les prévisions. Le capital souscrit s'élève à deux milliards trois cent sept millions. Ce chiffre n'est que provisoire, mais il ne pourra être sensiblement modifié par les résultats définitifs, qui ne sont pas encore connus de l'administration. Ce résultat, comme le dit si justement S. Exc. le ministre des finances, dans son rapport à ce sujet, montre l'intime union qui existe entre la France et l'Empereur, la confiance entière de la nation dans la force et dans la sagesse du souverain qui préside à ses destinées, et la sécurité qu'inspire le pouvoir intérimaire confié à la fermeté et à la haute raison de l'Impératrice Régente.

Le *Moniteur* promulgue la loi qui autorise la création à Rennes d'un nouveau siège métropolitain, dont l'établissement et la circonscription seront concertés entre le Saint-Siège et le gouvernement.

Le commandant supérieur de la marine autrichienne à Trieste a décidé qu'attendu les circonstances actuelles de guerre, un barrage fermera l'entrée des ports de Chioggia, du Lido et de Malamocco, en sorte que les navires de commerce ne puissent entrer pendant la nuit, et que leur entrée pendant le jour ne puisse avoir lieu qu'après qu'ils auront eu embarqué ou des pilotes lamaneurs spécialement désignés par le commandant de l'escadre.

Le commandant de la forteresse de Zara, en Dalmatie, a déclaré neutres tous les pavillons, excepté les pavillons français et sarde.

Tous les ports de guerre sont fermés pour les bâtiments de guerre et du commerce français et sardes; ils restent, au contraire, ouverts pour les autres. Tous les points fortifiés de la Dalmatie sont déclarés en état de guerre, et les autorités politiques y sont subordonnées aux autorités militaires. En conséquence d'un ordre souverain, les navires de guerre neutres ne peuvent entrer librement dans les ports autrichiens. Ils devront à cet égard obser-

ver les dispositions souveraines qui ont été publiées les années précédentes.

Il est bien évident que l'empereur d'Autriche, en appelant le comte de Rechberg au poste laissé vacant par le comte de Buol, a voulu fortifier sa politique dans le sens de la guerre. Le *Journal allemand de Francfort* prétend voir dans ce changement une avance à la Russie. Rien n'est moins exact. Il serait plus raisonnable d'y reconnaître une tentative en vue de l'Allemagne, surtout des Etats méridionaux avec qui M. de Rechberg a toujours marché d'accord, et sur lesquels il avait acquis une influence marquée.

Mais, d'un autre côté, M. de Rechberg a toujours défendu, dans le sein de la Diète, une politique généralement opposée à celle de la Prusse, et l'avait poussée jusqu'à se trouver en hostilité personnelle et très vive avec le représentant prussien, M. d'Usedom. Il est donc très-vraisemblable que l'accession de M. de Rechberg au ministère ne sera pas très agréable au cabinet de Berlin.

On sait que les Etats secondaires, tels que la Saxe, la Bavière, le Hanovre, que l'on supposait engagés secrètement envers l'Autriche, ont nié officiellement l'existence de ces engagements. Il paraît que la mission du général Willisen, arrivé à Vienne, venant de Berlin, a pour but de représenter à la cour d'Autriche combien il serait dangereux pour elle-même de provoquer une scission parmi les Etats qui composent la Confédération.

L'emprunt russe de 12 millions de livres sterling, négocié par l'entremise de la maison Thomson, Bonar et C^{ie}, vient d'être retiré. Le ministère des finances de Russie a officiellement fait connaître que la guerre, ayant produit une baisse générale des fonds publics, l'emprunt en question n'aurait pu actuellement être effectué à des conditions favorables. Comme le gouvernement russe n'a pas voulu faire cet emprunt par suite d'une pénurie d'argent dans les caisses de l'Etat, mais uniquement pour renforcer la réserve métallique du bureau de billets de crédit de l'empire, le ministre des finances, de l'agrément de l'empereur, a remis à un temps

plus favorable la réalisation de l'emprunt. — Auguste Vitu.

Nous n'avons aucune nouvelle importante du théâtre de la guerre : les Autrichiens se sont concentrés sur la droite du Pô, au pont de Stella, ainsi que sur d'autres points où il existe des ponts, entre Broni et Stradella.

Un engagement sans importance a eu lieu entre des éclaireurs de la cavalerie piémontaise et des hussards autrichiens, près de Voghera. Un sous-officier autrichien a été fait prisonnier et il y a eu quelques blessés. L'ennemi a évacué Casteggio.

Depuis l'arrivée de l'Empereur, les troupes ont fait un mouvement et ont occupé, malgré le mauvais temps, les positions que Sa Majesté leur avait assignées.

Une ordonnance signée par le prince Eugène de Savoie, et datée de Turin, le 14 mai, autorise les commissaires extraordinaires institués par le décret royal du 25 avril, à signifier l'état de siège dans tous les lieux où ils le jugeront opportun, dans l'intérêt des opérations de la guerre.

Une notification, insérée dans la *Gazette de Venise*, porte qu'à partir du 8 mai, l'entrée et la sortie du port de Venise seront sévèrement interdites aux navires, de quelque grandeur qu'ils soient, à partir du coup de canon du soir jusqu'à celui du matin.

Le mariage du prince Georges de Saxe avec la princesse dona Maria-Anna, sœur du roi de Portugal, a eu lieu le 12 mai, à Lisbonne. — Charles Bousquet. (Le Pays.)

Nous avons, par des lettres particulières de Chine des nouvelles de Tourane, postérieures de trois jours à celles que nous avons déjà données. La santé des troupes expéditionnaires était excellente, le temps était magnifique. L'amiral préparait toujours l'expédition contre Hué, qui sera entreprise dans les conditions les plus favorables. Une jonque de guerre, arrivée la veille de la côte sud, avait annoncé que le vice-roi du Cambodge demandait à faire sa soumission : c'est là un fait important. (Idem.)

FEUILLETON

LES MASQUES D'OR.

ROMAN DE MOEURS CONTEMPORAINES.

Troisième Partie.

(Suite.)

Justement Alexis était avec Bénédicte qui pour la dixième fois lui retraçait ses impressions de la soirée et qu'il catéchisait à ce sujet. Averti par Mariotte, il accourut en ayant bien soin de fermer la porte de communication. Louise était descendue et avait reçu le marquis.

— Mille pardons, mon cher, de te déranger de si bonne heure. Tu étais occupé sans doute, car tu es un travailleur, toi!

— Jamais tu ne pourrais me déranger, mon cher Félix. Pas de cérémonie. Sois le bien-venu.

— Je reconnais ta amitié sincère.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle t'est connue. Mais qu'as-tu donc, Félix? tu parais souffrir.

— Rien... un mal de tête.

— Cependant...

— N'insiste pas. C'est une misère. Mademoiselle Louise n'a-t-elle pas été au bal d'hier?

Et sans attendre la réponse :

— C'est un plaisir bien fatigant!... Quelquefois sans sortir de chez soi l'on y a une compagnie plus agréable.

Louise et Alexis échangèrent un regard.

— Oui, poursuivit le marquis, une conversation intime a tout autrement de charme que cette mêlée de gens qu'on est obligé de subir, qu'on suit d'un œil indifférent et qu'on ne reverra jamais pour la plupart.

Une seconde fois, le frère et la sœur s'entre-regardèrent.

— Il est certain, dit Louise, que je préfère à toutes les soirées, à tous les *raouts*, une simple lecture que me fait Alexis.

— Je voudrais bien que la marquise pensât de même.

— Ne te plains pas, dit Alexis, M^l^e la marquise aime le monde, j'en conviens; mais tu lui en as toi-même donné le goût; et d'ailleurs la jeunesse passe vite... si vite....

— Sans doute elle passe, répliqua M. de Montglars; mais, auparavant, elle amène son cortège de coquetterie, d'enivrement, d'erreurs... Et qu'est-ce qui la suit? les regrets et les remords.

— Voyons, voyons, reprit le vicomte en s'efforçant de surmonter son inquiétude, tu es sombre comme une tragédie. Voilà ce que c'est que le mal de tête. Il faut te distraire, il faut bannir ces idées noires?

— C'est vrai, j'ai besoin de me distraire. Si j'examinais

avec toi tes collections?

— De ce côté, dit le marquis en indiquant la porte du corridor, tu dois avoir des curiosités, des raretés. Fais-moi donc pénétrer dans ce sanctuaire....

— Il n'y a rien par-là... dit vivement Alexis.

— Rien, vraiment?

— Qu'une chambre en désordre. Par conséquent, il est inutile....

— J'ai compris. Ecoute, Alexis, au nom du ciel, ne commets pas la plus grande des iniquités pour un gentilhomme, ne mens pas.

— Qui te fait supposer?...

— Ton trouble et mes informations. Tu me dis qu'il n'y a rien dans cette chambre, et qu'elle est en désordre, et je te dis, moi, qu'il y a dans cette chambre quelqu'un qui s'y cache.

— Quand il serait vrai? s'écria le vicomte. L'hospitalité est une chose sacrée, et j'en remplirai les devoirs.

— Quand il serait vrai!... Oh! c'est la vérité. Voilà une lettre, une lettre de l'infâme Gournet, qui semble sortir de l'enfer pour me torturer.

— Cet homme existe encore!

— Il est ici!... mais il n'y est pas seul, et deux ennemis me sont revenus à la fois. Quelle différence entre eux, cependant! Que Gournet vive ou soit mort, peu m'importe. Celui que j'ai sujet de haïr, celui qui a osé venir à Aix pour me braver, mais qui n'a pas le courage

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Turin, 16 mai, 9 heures 30 du soir. — L'Empereur est toujours à Alexandrie, où il a travaillé avec les généraux.

Un bulletin de la guerre porte qu'un détachement de la cavalerie piémontaise a rencontré, près Voghera, des hussards autrichiens. Un sous-officier autrichien a été fait prisonnier et quelques soldats ont été blessés. Les Autrichiens se sont retirés de Casteggio. Rien de Verceil.

La Gazette de Bologne annonce officiellement que l'Autriche a reconnu la neutralité romaine.

Turin, 17 mai, 9 heures 14 minutes du matin. — Bulletin officiel. — A Stella, les Autrichiens ont forcé les femmes et les enfants à travailler à la consolidation du pont menacé par la grosseur des eaux du Pô.

Ils ont arrêté le maire de Barbanello, ainsi que d'autres maires de la province de Voghera, pour avoir refusé de mettre des travailleurs en réquisition.

Les Autrichiens se sont réunis sur la droite du Pô, au pont de Stella, ainsi qu'à d'autres ponts entre Broni et Stradella.

Rome, 15 mai. — Le duc de Grammont est parti aujourd'hui pour Gênes, se rendant en visite auprès de S. M. l'Empereur des Français. Il doit être de retour, vendredi, à Rome.

Londres, 17 mai. — Une dépêche de Rome, en date du 15, publiée par le Times, dit que M. de Grammont avait quitté Rome pour se rendre à Gênes, par suite d'un ordre de l'Empereur transmis par le télégraphe. Le bruit courait qu'un mouvement populaire aurait éclaté à Cesene. Rome était tranquille.

Suivant le Times, l'Angleterre n'assisterait pas la Prusse en cas de difficultés avec la France. — Havas.

Londres, lundi matin 16 mai. — Le Daily-News annonce qu'un vaisseau de guerre anglais, arrivé à Livourne, a refusé de saluer le drapeau national. Le capitaine a déclaré qu'il agissait conformément à ses instructions, et lord Malmesbury, sur les explications demandées par M. d'Azeglio, a confirmé ses ordres antérieurs.

Le Morning-Herald dit à ce sujet que l'Angleterre n'a pas reconnu le gouvernement toscan, parce qu'il n'a reçu aucun avis officiel du changement de ce gouvernement, et parce que le gouvernement actuel n'est pas indépendant. (Indépendance.)

BULLETIN OFFICIEL DE LA GUERRE.

N° 31. Turin, 14 mai au soir. — Les Autrichiens se sont retirés précipitamment de Bobbio. Les afortités et les carabiniers qui s'étaient transportés à Tortona sont retournés sur-le-champ à leur poste. Du côté de Verceil, les nôtres ont poussé une deuxième et plus forte reconnaissance au delà des casernes de Stradella.

Cette fois encore, l'ennemi n'a pas bougé de ses positions.

L'Empereur des Français a transporté son quartier-général à Alexandrie. Sa Majesté a traversé la ville à cheval, ayant à ses côtés le maréchal Canrobert et suivi de nombreux généraux français et sar-

des. L'arrivée de l'Empereur a été fêtée par de nombreuses démonstrations d'honneur et d'allégresse publique. Un arc de triomphe portait l'inscription : « A l'héritier du vainqueur de Marengo ! » S. M. le roi, arrivé au même moment à Alexandrie, est allé à la rencontre de l'Empereur.

N° 32. — Turin, 15 mai au matin. — Voici les détails sur l'affaire de Bobbio. Le 13, à une heure et demie du matin, 200 Autrichiens sont entrés à Bobbio. Arrivés sur la place, ils se sont divisés en patrouilles. Une de ces patrouilles, à mi-chemin de la Porta-Nuova, a rencontré un détachement de la garde nationale sous les ordres du sous-lieutenant Louis Losio.

Les nôtres ont crié : « Qui va là ? » l'ennemi a répondu par une décharge qui a blessé Losio à un pied. Les gardes nationaux ayant fait feu et blessé un officier et un soldat, les ennemis se sont sauvés tellement en hâte, qu'à 5 heures ils rentraient dans Mezzano-Scotta, d'où ils étaient partis à 8 heures; ils traversaient la Trebbia à Ambrisco; se retirant vers Rivergaro, ils ont amené de force un nommé Mozzi, tailleur. Lorsque l'on a eu la nouvelle que les Autrichiens étaient à Bobbio, il est parti beaucoup de monde de Varzi et d'autres pays pour se réunir à la garde nationale.

Hier, 13, il y a eu un grand mouvement des troupes autrichiennes près du pont de la Stella, à la gauche du Pô. A Stradella, les ennemis font des réquisitions insupportables; ils ont ordonné qu'un agent de la municipalité se rendit à Pavie pour acheter les articles requis que l'on ne trouve pas dans le pays. Un général et quelques officiers ont vainement cherché à soulever les pauvres contre les riches.

FAITS DIVERS.

Il résulte d'une lettre de M. le capitaine Daigre, commandant le navire le Canrobert, affrété, on le sait, par le gouvernement pour le service de l'expédition franco-espagnole en Cochinchine, qu'on a détruit la magnifique citadelle de Saigon et brûlé tous les chantiers du gouvernement annamite. L'amiral a fait réparer et armer le fort de la rive droite de la rivière. Il laissera, dit-on, deux à trois cents hommes avec 3 ou 4 navires de guerre pour fermer tout commerce avec Saigon. On établit près de ce fort un village chrétien qui sera sous la protection de ses canons.

Les Cochinchinois ne veulent absolument pas entrer en relation avec nous. La population riche se retire dans l'intérieur. Il ne reste que les pauvres gens qui n'ont rien à perdre. On s'est emparé d'une vingtaine de jonques chargées de riz qu'on a transbordé à bord du Port-de-Bordeaux.

Le 29 juillet prochain, il y aura encore une éclipse de soleil (la 3^e de l'année). Mais, outre qu'elle sera partielle, elle ne sera pas visible à Paris. Les astronomes qui voudront la suivre dans toutes ses phases devront aller dans la Nouvelle-Zemble, au nord de la Sibirie, dans le Groenland et l'île de Terre-Neuve.

Il paraît que les rapports des ingénieurs, relativement au câble électrique entre Douvres et Calais, signalent l'urgence de réparations considérables. Il en résulterait une interruption, pendant plusieurs

mois, du service télégraphique entre la France et l'Angleterre. Aussi donne-t-on comme une chose à peu près décidée l'établissement d'un nouveau câble entre Folkestone et Boulogne; ce câble sera composé de six fils et son fonctionnement, plus rapide entre les deux capitales, ne peut manquer plus tard de le faire préférer à celui de Calais à Douvres.

L'un des plus pittoresques hameaux du canton de Chevreuse, arrondissement de Rambouillet (Seine-et-Oise), a failli être entièrement détruit dans la nuit du 15 au 16, par un violent incendie. Le tocsin avait attiré les habitants des communes voisines, et tout le monde a rivalisé de zèle et de dévouement pour arrêter les progrès du feu, qui n'a été maîtrisé qu'à cinq heures du matin. Cinq maisons ont été consumées, et les familles qu'elles abritaient restent sans asile.

Plusieurs bestiaux ont péri. Une grande quantité de grains, de fourrages, des voitures, des instruments aratoires, etc., ont été la proie des flammes. La cause de cet incendie n'a pu encore être reconnue, mais tout porte à croire qu'elle est accidentelle. Une enquête a été commencée.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Le Concours régional de Nantes a été très-remarquable. Le département de Maine-et-Loire y figure avec honneur. L'arrondissement de Saumur n'occupe pas la moindre place.

Voici les noms des personnes récompensées :

Machines et instruments agricoles.

Manèges applicables à divers travaux de l'agriculture. — Médaille de bronze, n° 193, à M. Passedoit, de Saumur.

Machines à vapeur mobiles, applicables à la machine à battre ou à tout autre usage agricole. — 1^{re} mention, n° 191, à M. Passedoit.

Barattes. — 1^{re} mention, n° 169, à M. Neveu, de Saumur. — 2^e mention, n° 123, à M. Legué, de Saumur.

Machines à égrener le trèfle. — Médailles d'argent, n° 79, à M. Fusellier, de Montreuil-Bellay.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. CODER.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Nous avons recueilli de la bouche d'un officier général, à peu près témoin oculaire, et arrivé hier à Paris du théâtre de la guerre, un fait qui est de bon augure, et qui prouve la supériorité de l'armement de notre armée.

Deux bataillons de chasseurs à pied, l'un autrichien, l'autre français, s'étant aperçus des deux côtés du Pô, ont immédiatement, et quoiqu'à grande distance, échangé des coups de fusil.

Grande a été la stupéfaction de l'ennemi, en voyant que ses balles n'arrivaient même pas, tandis que les nôtres frappaient ses soldats avec une puissance et une précision désastreuses.

Il s'est immédiatement dispersé, laissant une vingtaine des siens sur le carreau. (Le Pays.)

Turin, 18 mai, 10 heures du matin. — Bulletin officiel. — Hier, l'Empereur a visité le roi Victor-Emmanuel à Occimiano.

Les Autrichiens placés sur la rive droite du Pô

de son action, puisqu'il se cache comme un lâche, celui-là, c'est M. Bénédicte Arnaud !

— Plus bas ! plus bas !... dit le vicomte avec angoisse. Entends-moi. Suis-je capable d'un procédé déloyal ? Eussé-je reçu sous mon toit M. Arnaud si j'avais supposé qu'il fût animé contre toi de quelque mauvaise intention et si je n'avais pas su combien son âme est noble ?

— Belle raison ! Il te trompait, l'indigne, comme il m'a trompé moi-même !

La porte du couloir s'ouvrit. Bénédicte parut, et dit en se montrant :

— Non, Monsieur le marquis, je n'ai trompé personne, pas plus vous que le vicomte.

— Ah ! vous sortez enfin, Monsieur !... J'avais cru que vous vous tiendriez renfermé et j'admiraï votre prudence. C'est vous !... Il ne vous a pas suffi de payer ma confiance de la plus odieuse ingratitude : vous vous glissez encore dans la ville que j'habite afin de me causer de nouveaux chagrins de nouvelles humiliations.

Et comme Bénédicte se taisait devant une accusation si brusque :

— Répondez, que venez-vous chercher ici ? Quelles sont vos intentions ? Si vous étiez un honnête homme, auriez-vous recours au mystère ?

— Le ciel m'est témoin, Monsieur...

— N'invoquez pas le ciel ; vous l'outragez.

— Je vous ai écouté patiemment, vous devez m'enten-

dre de même. Je le répète donc, le ciel m'est témoin que pas plus autrefois qu'aujourd'hui je n'ai tramé de complot contre votre honneur. Votre honneur m'a toujours été cher et sacré. J'ai eu pour vous l'affection la plus dévouée, la plus reconnaissante. Accueilli en frère dans votre maison, j'eusse été incapable de payer votre confiance d'ingratitude. Je ne l'ai pas fait. Vous pouvez ne pas me croire ; je lis dans vos regards que vous ne me croyez pas ; c'est pourtant la vérité ; je l'atteste de la manière la plus solennelle. Des apparences s'élèvent contre moi et contre la personne que vous accusez ; mais n'ajoutez pas foi si aisément aux circonstances, dites-vous qu'il y a eu, en cette occasion, une simple manifestation d'amitié ; dites-vous qu'il y avait des cœurs émus, à la veille d'un départ, à la suite d'un drame : pour des coupables, il n'y en avait pas. Vous jouer ! mais il faudrait pousser la duplicité jusqu'aux extrêmes limites ; il faudrait, par une combinaison de ruses, abuser aussi M. le vicomte, qui m'a tendu les bras lorsque j'étais isolé, triste, errant. Déjà parjure envers vous, je le serais aussi envers lui : à une faute première, je joindrais le mensonge, la duplicité. Ah ! Monsieur, vous ne me connaissez pas : si ma conscience se faisait des reproches, ce n'est pas une courte distance, c'est l'Océan tout entier que j'eusse mis entre nous. Je suis revenu parce que l'amitié m'était nécessaire, parce que la solitude me pesait ; enfin, parce que je pouvais revenir la tête haute.

— Vous ne m'imposerez pas par ces belles phrases de rhéteur. Je sais que le vice a toujours langue dorée.

— Ménagez vos expressions, je vous prie.

— Loin de les ménager, j'en voudrais trouver de plus fortes encore, et elles seraient au-dessous du mépris que vous m'inspirez.

Les traits de Bénédicte se contractèrent. Alexis trembla, et, saisissant la main de l'artiste :

— Contenez-vous, dit-il ; j'ose espérer que le marquis ne tardera pas à regretter cet éclat et à sentir qu'il doit du respect à l'hospitalité que je vous ai offerte.

— Moi ! s'écria Félix avec une fureur croissante, je ne regrette qu'une chose : c'est de n'avoir pu déjà faire justice de ce misérable.

— Monsieur, dit Bénédicte, j'ai été d'abord sensible à vos injures : ce sont les premières, ce sont les seules de ce genre qui m'aient été adressées ; vous pouvez continuer maintenant : elles glisseront sur moi sans m'émouvoir ; car, plus elles ont de violence, moins elles m'atteignent.

— Je conçois : vous vous renfermez dans le rempart de votre austérité, comme tout à l'heure vous vous renfermez dans cette chambre. Ah ! je parviendrai bien à renverser ce système de philosophe intrigant. Si vous n'êtes pas le dernier des hommes, vous me suivrez sur le terrain.

— Une provocation ! je m'y attendais. Il y a deux mois

jusqu'à Castel San Giovanni sont au nombre de 12,000 hommes. Ils travaillent toujours à fortifier le pont de Stella afin de protéger leur retraite. — Havas.

VARIÉTÉS.

LES FOUILLES DE M. BEULÉ A CARTHAGE.

Le *Moniteur*, du 14 mai, contient une lettre très-intéressante de M. Beulé, notre compatriote, sur des fouilles à Carthage. Il l'a adressée à M. Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nous la reproduisons successivement en entier. Elle nous a paru de nature à intéresser les amis de l'archéologie et de l'histoire.

« Ruines de Carthage, 19 mars 1859.

« La destruction de Carthage a été si terrible, que la postérité semble avoir renoncé, sur la foi de l'histoire, à retrouver ses ruines. C'est une opinion reçue qu'il ne reste plus une seule pierre de la ville phénicienne, et que les rares édifices dont les débris se voient encore sont l'œuvre de la colonie romaine, des rois vandales, ou des gouverneurs envoyés de Constantinople. Les fouilles entreprises jadis par la Société de Carthage, et récemment par le gouvernement anglais, n'ont fait que fortifier cette opinion. Il est vrai que les savants français qui ont fondé la Société de Carthage, avec le concours du capitaine Falbe et de sir Grenville Temple, ont obtenu de très-intéressantes découvertes et enrichi de leurs dons la Bibliothèque impériale, le Musée de Londres et le Musée de Copenhague. Il est vrai que le Musée britannique doit un certain nombre de mosaïques romaines et byzantines, de stèles et d'inscriptions, au zèle de M. Nathan Davis, dont je me plais à reconnaître la courtoisie et le cordial accueil. Cependant aucun effort n'avait atteint jusqu'aux ruines des constructions primitives; l'architecture punique restait un problème, et l'on pouvait croire que la ville d'Annibal avait réellement été effacée du monde par les soldats de Scipion.

Mais les cités illustres ne disparaissent point ainsi sans laisser de traces. Si grands que soient les conquérants, leur puissance est limitée, même pour détruire : Ninive et Babylone en sont une preuve éclatante. Cette conviction m'a conduit à Carthage, résolu à pénétrer dans les profondeurs du sol, dont l'aspect nu et dévasté n'a pu me rebuter.

M. Léon Roches, consul général et chargé d'affaires de la France à Tunis, s'est associé au projet d'un simple particulier avec une obligeance infinie, bientôt avec une amitié chaleureuse. Aussi sensible à l'esprit national qu'aux progrès de la science, il n'avait point laissé accorder à l'Angleterre le droit d'explorer Carthage sans stipuler pour la France le même privilège. Non-seulement M. Roches m'a procuré toutes les facilités désirables; comme Tunis est à seize kilomètres de Carthage; il a voulu que j'occupasse son habitation d'été, afin d'être plus près du théâtre de mes explorations.

Dès les premiers jours de février, j'ai mis mes ouvriers à l'œuvre. Ils étaient en assez grand nombre, Siciliens, Tunisiens, Tripolitains, émigrés du Maroc ou de l'Algérie. Il ne faut point regarder à la quantité lorsqu'il s'agit d'Arabes, qui sont capricieux, quittent et reprennent d'un jour à l'autre

leur tâche, s'enveloppent de leur grand burnous blanc pour manier la pioche et la sape, et cheminent lentement avec une dignité biblique, tandis qu'ils transportent la terre dans des corbeilles de jonc où ne tiendraient pas vingt oranges. La diversité de leur origine m'a fourni une observation curieuse : c'est que plus leur patrie est éloignée de l'Orient, plus ils sont aptes au travail. Les Africains de la régence de Tripoli sont mes pires ouvriers; ceux de Tunis sont préférables, mais ils sont inférieurs aux Algériens, qui, à leur tour, le cèdent aux Marocains en énergie et en activité. En même temps, un rapprochement non forcé s'offrait à ma pensée. Il y a six ans, lorsque je retrouvais l'entrée de l'Acropole d'Athènes, c'étaient des mercenaires spartiates qui faisaient réparer à la lumière les murs d'Athènes renversés par leurs ancêtres et par Lysandre; aujourd'hui je cherche Carthage avec l'aide des Siciliens, jadis ses ennemis acharnés, et des Arabes, ses derniers destructeurs.

Byrsa, l'acropole de Carthage, l'asile primitif des colons tyriens, est le lieu que j'ai choisi pour but de mes recherches. Il me semblait que le berceau d'un peuple avait dû être décoré d'œuvres plus grandioses, plus propres à résister à la rage des hommes et à l'action lente des siècles. En outre, la colline de Byrsa appartient à la France; elle a été concédée au roi Louis-Philippe lorsqu'une chapelle y fut élevée à la mémoire de saint Louis. Je n'ai pas besoin d'expliquer le sentiment qui m'a fait souhaiter d'étudier, d'enrichir peut-être, un territoire français.

Le plateau est de forme rectangulaire. Il a 188 pieds de hauteur, 2,000 pas de circonférence à sa base. L'air y est pur, le vent fréquent, la vue admirable. À l'est, il domine la plage sablonneuse, bordée encore par les quartiers de rochers qui protègent les quais de Carthage, l'ouverture du golfe qui est un des plus beaux de la Méditerranée, la vaste mer qui commence au camp Bon. Au sud, sont les deux ports, orgueil de Carthage, le Cothon en forme de vase au col étranglé, le Forum, marqué par les débris du temple de Baal; tandis que la côte opposée s'élève insensiblement jusqu'au sommet de l'Amam-el-Enf, semblable au Vésuve, et que le mont Zagwhan montre dans le lointain ses belles lignes, qui n'ont rien à envier à la Grèce, et ses ravins qui, dans les temps anciens, envoyaient leurs eaux à Carthage par un aqueduc de vingt-cinq lieues. À l'ouest, s'étend l'isthme fertile que borde d'un côté le lac de Tunis, couvert de flamants aux ailes de feu, de l'autre, le lac de Soukara, deux mers qu'une étroite langue de terre tient captives. Au nord, enfin, Byrsa commande une vallée qui fut jadis Mégara, le plus vaste quartier de Carthage, le quartier des maisons opulentes et des jardins bien arrosés, les collines de Qamart, dans les flancs desquelles Phéniciens et Romains creusaient leurs tombeaux; au-delà, paraissent les flots qui reçoivent Bagrada et la côte qui finit à la pointe d'Utique. Je ne connais point de ville qui occupe un site aussi favorable et qui ait autour d'elle des horizons plus grandioses. Carthage fut devenue la reine du monde, si elle n'eût appartenu à des marchands.

Les monuments puniques de Byrsa, aussi bien que ceux de la ville basse, ont été détruits en partie par l'armée de Scipion. Ce qui a contribué plus efficacement encore à les faire disparaître, c'est que les

Romains relevèrent bientôt Carthage et témoignèrent, en dignes descendants d'Enée, un grand respect pour toutes ses traditions. Les temples furent reconstruits à la même place, mais selon le goût nouveau. Leur plan, leur style, leur décoration furent romains : j'en trouve ici des preuves décisives. Par conséquent, les ruines de style punique qui avaient échappé à la main des soldats furent retrouvées dans le sol et démolies par les architectes qui creusaient des fondations différentes. Je ne me suis donc point proposé de chercher les édifices exposés à d'aussi redoutables remaniements.

Au contraire, les fortifications de Byrsa, qui étaient gigantesques, avaient dû laisser à la fin les démolisseurs et s'ensevelir sous leurs propres débris. Elles furent obligées pendant six siècles, tant que la Méditerranée fut un lac romain. Lorsqu'à l'approche des barbares, Carthage dut à la hâte s'entourer de murs (c'était sous l'empereur Théodose), loin de détruire les restes de l'ancienne enceinte, on eut intérêt à les découvrir pour y asseoir l'enceinte nouvelle. C'est pourquoi je me suis attaché à découvrir les fortifications de Byrsa, dans l'espoir qu'elles offriraient à l'archéologie quelques indications sur l'architecture punique. Le problème n'était pas sans importance, puisque les murs de Carthage le disputaient en beauté aux murs de Babylone. Les historiens rapportent qu'ils avaient 30 pieds d'épaisseur, 45 de hauteur, et qu'ils comptaient trois étages. Au rez-de-chaussée, les Carthaginois logeaient 300 éléphants; au premier étage, 4,000 chevaux, au second, 24,000 soldats. Je m'empresse d'ajouter qu'une telle appréciation ne peut s'entendre que de murs bâtis dans la plaine : ceux d'une citadelle sont d'un accès trop difficile pour les chevaux et les éléphants.

(La suite au prochain numéro.)

L'Illustration a organisé une vraie légion d'écrivains et de dessinateurs pour suivre l'armée d'Italie et faire dans sa collection historique le bulletin illustré de cette guerre, comme elle a fait, il y a trois ans, pour la guerre de Crimée. Le numéro 845, du 7 mai, qui a paru avec une carte générale coloriée de l'Italie, contient déjà, en fait de récits et de dessins, tout ce qu'on pourrait appeler l'introduction de cette histoire. L'histoire va commencer; l'Illustration n'a que l'embarras du choix dans le grand nombre de documents qui lui sont expédiés, mais elle fera en sorte de choisir les plus caractéristiques, les plus propres à exprimer la physionomie des événements, qu'elle rendra d'ailleurs sensibles à l'esprit de tous ses lecteurs par les plans et les vues des lieux où les événements doivent s'accomplir.

Le prochain numéro offrira un spécimen du plan que l'Illustration se propose de suivre dans l'histoire de cette lutte glorieuse.

BOURSE DU 17 MAI

3 p. 0/0 baisse 10 cent. — Ferme à 61 90.

4 1/2 p. 0/0 baisse 30 cent. — Ferme à 88 75

BOURSE DU 18 MAI

3 p. 0/0 hausse 15 cent. — Ferme à 61 15

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Ferme à 89 00

P. GODET, propriétaire-gérant

passés, Monsieur, un fait semblable faillit vous amener au plus déplorable des fratricides. Aujourd'hui, le combat que vous me proposez aurait une autre conséquence non moins fatale que je veux prévenir.

— Laquelle, si vous plaît?

— Vous devriez la pressentir. Mais je parle, puisque vous m'y obligez. Eh bien! Monsieur, examinez l'état de faiblesse où est arrivée M^{me} la marquise, et dites-vous qu'un événement aussi violent pourrait donner le coup de la mort à M^{me} de Montglars.

— Ah! oui... vos jours lui sont si précieux!

— Vous torturez ma pensée...

— Et vous, Monsieur, vous avez torturé ma vie. Je ne me paie pas de vos raisonnements. Voulez-vous vous battre, oui ou non?

— Félix, je t'en conjure!... murmura le vicomte.

— Monsieur le marquis!... dit Louise.

— Laissez-moi. C'est à lui seul que j'ai affaire. Monsieur Arnaud, répondez : Voulez-vous vous battre, oui ou non?

— Non, dit Bénédicte.

— Une troisième fois, dit le marquis faisant un pas en avant, voulez-vous vous battre?

— Non, Monsieur.

— Alors recevez ce stigmate de honte.

La main de Félix effleura la joue de Bénédicte.

Le vicomte s'était élancé, croyant que Bénédicte allait

riposter. Celui-ci ne bougea point. La rage aveuglait le marquis.

— Laquais! s'écria-t-il, tu n'es pas sensible à un soufflet!...

— Mon courage est connu... Vous pouvez me frapper encore... Je suis résolu à vous pardonner.

En ce moment M^{re} de Neuville entra, haletante, hors d'elle-même.

Sa vue arrêta Félix, qui avait toujours senti du respect pour cette noble nature.

Emma se plaça résolument entre le marquis et l'artiste.

— Viens-tu, dit Félix, protéger le traître que j'ai châtie?...

— Qu'avez-vous fait, mon frère, et combien vous serez fâché de votre violence!

— J'ai rempli mon devoir d'époux outragé.

— Oh! malheur à nous!... J'arrive trop tard, moi qui apporte la vérité...

— Que voulez-vous dire, Emma?

— Mon frère, mon frère, c'est un aveu, un aveu que je contenais dans mon cœur, mais qui doit s'en échapper... Ecoutez-moi, vous n'avez pas été outragé, vous ne l'avez jamais été... c'est un rêve.

— Quoi! n'a-t-il pas justifié les accusations de la vicomtesse?

— C'est un rêve.

— Emma, viens-tu m'irriter encore!

— Je viens vous ouvrir les yeux. Il m'en coûte, mais l'intérêt de la vérité est plus puissant que les ménagements du monde. Si M. Bénédicte multipliait ses visites à l'hôtel, c'est qu'un motif tout particulier l'y appelait.

— Je sais lequel.

— Vous ne le savez pas. Il y avait, à côté de Juliette, une personne qui avait fixé son attention, entendu ses paroles timides, ses projets d'union, ses regrets des obstacles que sa naissance pourrait mettre à un mariage, et cette personne, qui avait accueilli avec émotion son aveu honorable et craintif, cette personne aimée de Bénédicte et qui aime aussi Bénédicte, c'est moi!...

La fureur du marquis fit place à la stupéfaction et à un certain regret de l'excès qui l'avait précédé. Une déclaration si nette, si formelle et en même temps si délicate, pouvait-elle être repoussée? Si Bénédicte avait cité le nom d'Emma et invoqué cet amour secret, Félix eût pu rejeter au loin sa confiance et y voir une offense de plus. Mais c'était Emma elle-même, c'était un ange plein de pureté et de dignité, c'était elle qui revendiquait le cœur de Bénédicte... Comment lui dire, à elle, qu'elle en avait menti? Félix n'avait plus une parole.

Quant à Emma, épuisée par cet effort de dévouement qui avait tant coûté à sa pudeur en lui arrachant la vérité, elle avait caché son visage dans le sein de Louise.

(La suite au prochain numéro.)

Etude de M^e TOUCHALEAUME,
notaire à Saumur.

A VENDRE UNE MAISON

Avec cour, jardin, remise et écurie,
sise à Saumur, rue Cendrière et rue
Bizard, à l'angle de ces deux rues.
S'adresser à M. COQUEREAU ou au
notaire. (249)

A CÉDER

POUR CAUSE DE SANTÉ,

UN HOTEL,

Situé à Angers, dans un quartier
très-commerçant.

S'adresser au bureau du journal.

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-
priseur à Saumur.

GRANDE

VENTE MOBILIÈRE

APRÈS DÉCÈS.

Le dimanche 22 mai 1859, à midi,
et jours suivants, il sera procédé, par
le ministère de M^e Henri PLÉ, commis-
saire-priseur, à la belle propriété de
feu M. HUARD-LAMBERT, sise à Chain-
tres, commune de Dampierre, à la
vente publique aux enchères du mobi-
lier dépendant de sa succession.

Il sera vendu:

Aménagement de salon, consoles,
garnitures de cheminées, lits, couettes,
matelas, couvertures, draps, nappes,
serviettes, armoires, commodes, ta-
bles, chaises, billard, 200 poinçons
de vin rouge en tonnes cerclées de fer
et en barriques des récoltes de 1856,
1857 et 1858, vin blanc de 1^{re} classe,
6.000 bouteilles de vins blanc et rouge
depuis 1800, jusqu'à 1846, tonnes,
barriques et poinçons vides, quantité
de cuivre, 1085 kilos de fer neuf du
Berry, bois d'ouvrage, charrettes,
tombereau, harnais, beaucoup de
cordages et autres bons objets, foin,
paille, luzerne, etc.

Ordre et conditions de la vente :

Dimanche et lundi vente du mobi-
lier.

Mardi tous les vins et continuation
des autres objets.

Les acquéreurs paieront comptant,
plus 5 0/0. (244)

Religion.

Famille.

L'AMI DU PEUPLE

Travail.

Propriété.

JOURNAL DU DIMANCHE.

Les feuilles politiques présentent aujourd'hui le plus vif intérêt; tout le monde veut connaître les nouvelles; chacun a besoin d'un journal.

L'AMI DU PEUPLE se recommande au public par l'abondance et le choix des matériaux qu'il donne. Son format est celui du MONITEUR UNIVERSEL, et il arrive le dimanche dans toutes les communes.

Chaque numéro contient tous les événements politiques de la semaine; les *Faits officiels*; une *Chronique départementale*; des articles *Variétés*; des articles *d'Agriculture*; un *Bulletin de commerce*, très-complet; un *Feuilleton*; des *Nouvelles diverses*; en un mot tout ce qui peut contribuer à instruire et amuser le lecteur.

DOUZE ANNÉES d'existence ont consacré le succès de ce journal.

Le prix d'abonnement est de 8 fr. PAR AN pour toute la France; 4 fr. pour SIX MOIS.

Il suffit en conséquence, pour s'abonner, d'envoyer, par lettre affranchie, un bon de poste de 8 fr. pour un an, ou de 4 fr. pour 6 mois, à l'adresse de M. le Directeur de l'Ami du Peuple, rue Saint-Laud, 83, à Angers (Maine-et-Loire).

Un numéro d'essai sera envoyé à toute personne qui en fera la demande par Lettre affranchie.

UN AN
8 fr.

LE MERCURE GALANT

SIX MOIS
5 fr.

Paraissant les 1^{er} et 16 de chaque mois.

RÉDACTION: Vicomte Sambucy de Linas et Gourdon de Genouillac.

CHRONIQUES, COMPTES-RENDUS, CRITIQUE, LITTÉRATURE.

BUREAUX: PARIS, 34, RUE DE DOUAI.

Envoyer le montant de l'abonnement en timbres-poste ou par un mandat à l'ordre de M. le vicomte de Sambucy de Linas, propriétaire-gérant.

A VENDRE

Présentement,

UNE MAISON,

Rue de la Petite-Douve, n° 9.

Occupée par M. CHALON, marchand
de chevaux.

S'adresser à M^{me} CAMAIN-MASSE,
dans ladite maison.

A LOUER

Présentement,

UNE PORTION DE LADITE MAISON

Avec Ecurie et Remise.

A VENDRE

Une MAISON (*Café-Saumurois*),
sise rue Saint-Nicolas, n° 3.

S'adresser à M^e LE BLAYE, notaire.

A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

A LOUER

PRÉSENTEMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant con-
teoir six chevaux. — REMISE et PIED-
À TERRE, le tout en face de la Sous-
Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

A CÉDER

Pour cause de départ:

1^o Lunette Bardou, objectif achro-
matique 00, 72; 2 oculaires célestes,
2 terrestres, support en cuivre, boîte
en noyer fermant à clef.

2^o Appareil photographique Gau-
din, en acajou, petit modèle; objectif
achromatique, notices, produits chi-
miques n'ayant jamais servi, et boîte.

Le tout neuf et de qualité supé-
rieure.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Un joli CHIEN de chasse, ayant eu
la maladie. Agé de 2 ans 1/2.

S'adresser au bureau du journal.

GRAND ENTREPOT

DE BIÈRE DE TABLE,

Chez GIRARDAU, Café Saumurois,
rue Saint-Nicolas. (224)

PA RBREVET D'INVENTION, S. G. D. G.

PETITEAU, ENTREPRENEUR DE MAÇONNERIE,

Rue de la Scellerie, n° 42, près le Théâtre, à Tours,

Se charge exclusivement de la construction et de la réparation des FOURS
pour boulangers et pâtisseries, par un nouveau système, plus économique et
chauffant dans l'espace de vingt minutes.

La voûte du four se trouve plus basse au milieu qu'aux rives; ces fours sont
garantis et le seront même pour vingt années et plus si on le désire.

NOTA. — La réparation se fait dans la même journée, et deux heures après que
le pain a été retiré du four.

Nouveau système de HOURS s'adaptant à tous les fours, produisant la même
économie. Bouche-fours et carreaux de toutes dimensions et de tous prix.

M. PETITEAU céderait l'exploitation partielle de son brevet à des conditions
favorables.

Il est descendu, à Saumur, chez M. ROBIN, père des boulangers, place
de l'Hôtel-de-Ville. (234)

DRAGÉES GUIGON.

Contre les ÉCOULEMENTS nou-
veaux et anciens, même les plus
rebelles. — Guérison radicale en
sept jours. — Succès infailible. —
A Paris, Pharmacie rue Saint-
Honoré, 167.

Dépôt, chez M. PERDRIAU,
pharmacien à Saumur. (247)

CAFÉ IMPÉRIAL, SUPÉRIEUR, DE J^e ALGLAVE,

11, boulevard de Sébastopol, Paris.

Dépôt: chez M. JANOTY, marchand de comestibles, rue St-Jean, à Saumur.

HISTOIRE DE PARIS

ET

DE SON INFLUENCE EN EUROPE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,

COMPRENANT

L'HISTOIRE civile, politique, religieuse et monumentale de cette ville, au
double point de vue de la formation de l'UNITÉ NATIONALE de la France
et des progrès de la civilisation dans l'Europe occidentale,

Cinq volumes in-8° illustrés.

Par A.-I. MEINDRE.

A PARIS, chez l'Auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 66, et chez
MM. DEZOBRY et MAGDELEINE, libraires, rue du Cloître-St-Benoist, 10.

POUR PARAÎTRE TRÈS-PROCHAINEMENT

LES ARMÉES FRANÇAISES EN ITALIE

1494-1849

Par N. GALLOIS

1 beau vol. in-18, compacte, d'au moins 400 pages. — 3 fr. 50 c.

CHEZ LES ÉDITEURS,

16, galerie Montmartre, passage des Panoramas, à Paris.

NOTA. — Les personnes qui ont versé dès à présent, sans rien payer d'avance,
leur engagement de souscription aux éditeurs, recevront l'ouvrage franco au
moment de sa publication.

LES

CENT MILLE FEUILLETONS

ILLUSTRÉS,

Paraissant 2 fois par semaine.

BUREAUX, A PARIS, RUE DE RICHELIEU, 45.

Un Roman complet pour 5 centimes.

ABONNEMENT.

Paris . . . 6 f. 50 c.

Départem. 7 50

Etranger, port en sus.

LE JOURNAL

des

Cent mille Feuilletons illustrés

Est la seule publication donnant,

dans chacun de ses numéros, c'est-
à-dire pour 5 centimes, UN ROMAN

COMPLÉT ILLUSTRÉ.

On s'abonne à Paris
et chez tous les libraires
de France et de
l'Étranger, en envoyant
des timbres postes ou
un mandat à l'ordre
M. PELLIGAND, direc-
teur.

On trouve des exemplaires chez tous les Libraires.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.